

TAS-642(1)

Rafael Tasis

Journal de l'Assassin

Roman policier

traduit du catalan

per l'auteur.

I. Une invitation acceptée

Mon cher Francesco,

Tu vas triompher. Il y a quinze jours que nous sommes ici et tu me manques déjà. Etionor, qui a la mauvaise habitude de lire par dessus mon épaule (elle vient de s'écarter à présent) dit que cela ferait un beau début de lettre d'amour. Mais c'est qu'elle ne m'a pas laissé finir. Tu me manques, parce que je n'ai plus avec qui discuter. Ma femme est le modèle des épouses, et elle sait que j'ai toujours raison, mais je suppose que ce qui se passe c'est qu'elle s'est arrangée auparavant pour que j'emporte ses opinions. Néanmoins, on ne peut pas ^{parvenir} ~~arriver~~ avec elle, à monter une de ces ^(bonnes) discussions où l'on tourne sans cesse, des heures durant, sur un simple point de détail. Je le préfère comme cela, et je pense d'ailleurs que tu crois que cette étape de parfait accord ne durera pas toujours. Etionor, qui est revenue à percher sur mon épaule, dit que, si tu heurtes cela, tu es un monstre. A toi de t'en défendre.

Voilà donc. L'état d'oisiveté consécutif à un ordre supérieur qui envoie un homme en disponibilité a ses bons côtés et ses inconvénients. Je compte parmi les premiers celui de pouvoir agir à ma guise, de n'avoir pas à frayer avec certaines gens qui se sont installés dans certains endroits et d'être, enfin, persécuté - mollement, j'en conviens - pour une cause qui me tient à cœur. Il y a aussi le fait d'avoir pu prendre des longues vacances, luxueuses qui m'étaient inconnues depuis des années, et cela avec Etionor, qui s'arrange pour remplir de charmes de toute espèce cet exil montagnard. - Je devrais biffer ce dernier paragraphe, d'après elle, ~~parce~~ "à cause de son insincérité et du caractère intime de ces choses-là", mais je préfère d'envoyer gentiment ma femme à ces affaires domestiques et de continuer avec toute tranquillité, puisque ce n'est pas le temps qui manque, à présent, cette lettre.

En avais-je fini avec les bons côtés de ma situation? Je crois qu'il me faudrait y compter aussi l'héritage de mon oncle. Blai, puisque c'est grâce à lui que je dispose de cette maison à Montfaurell et d'une somme assez modeste pour m'empêcher toute tentation de thésauriser ou de faire des investissements, et avec rondelette pour nous assurer deux ou trois mois d'aisance dans ce coin, même si l'on pensait à retenir ma paye pendant quelques

TAS. 642 (3) 2

temps, n'est-ce pas ? Si l'on ^{peut} employer sans cruauté la formule "mourir avec opportunité", je vois que je l'appliquerais à ce bon oncle Blai, dont je garde ~~des~~ souvenir d'un homme maniaque **et** **très** agréable, mais qui avait un sens très vif ^{des} devoirs envers les neveux.

Voilà donc installé depuis une quinzaine en propriétaire dans ce manoir des vilages auquel paraît que ma lignée est attachée depuis des générations - ce fut mon père qui me le dit avant de quitter l'endroit, qu'il ne peut pas supporter d'ailleurs. - Ce mot de manoir est un peu exagéré, en l'espèce, pour désigner une maison en pierre taillée, à rez de chaussée et deux étages comprenant en tout et pour tout six pièces assez mal mesurées, que ma femme antique et enjolive du matin au soir avec toutes ses ressources de bonne ménagère et les conseils d'un livre anglais de décoration dont il paraît que tu es responsable. De la fenêtre du "studio" du deuxième - on l'a baptisé studio, mais je crois que c'est un grenier un peu bien présenté -, on voit tout Moulfairell et même Farellmont, villages jumeaux, ~~et~~ identiques en tout comme deux frères siamois, dont les habitants, qui vivent en la totale confusion ^{créée par} de leurs deux communes et leurs communs services administratifs n'en conservent pas moins les haines ancestrales qui sont attachées à un voisinage trop étroit. Et cette vue, je te l'assure, vaut largement celle de toutes les perspectives barcelonaises de nuit et de jour. Ne ris pas au blasphème. Je ris moi à Barcelone et je l'aime de tout mon cœur, mais je ne suis pas imperméable à la Nature et à ses spectacles, et j'avoue qu'on peut rarement trouver dans ce pays des visions plus grandioses que ces Guillerics couronnés de brumes ou déchirés par des courants de soleil avec leurs rochers, leurs sommets et les canés verts des prairies, tout au fond. - Mais tu fais bien que je ne suis pas écrivain et que jamais je n'ai eu de bonnes notes dans la classe de Rhétorique et Pédagogie.

Finissons-en avec les bords cotés de ma situation. Il paraît que je suis aussi le propriétaire d'une forêt de châtaigniers et chênes, mais que, sauf par des ~~fautes~~ coupes qu'on y pratique chaque deux années, ce domaine ne profite qu'aux cochons qui y baignent et à quelque sanglier qui, dit-on, s'y trouve encore. En fait de chasse, je n'y ai vu, lors d'une promenade récente, que quelques écureuils et des traces de lièvres.

Allons ~~en~~ présent avec les choses désagréables. Je m'embête un peu, beaucoup, prodigieusement. Je profite pour l'écrire que ma femme s'est livrée avec ferveur à un de ses

TAS. 642(4) (3)

travaux d'intérieur. Elle n'est nullement responsable, d'ailleurs, de cet ennui. Tu sais comme je l'aime et tu sais que la plénitude de satisfaction que nous porte le mariage n'a pas suffi à rassasier cet amour. En outre, l'état où elle se trouve me la fait encore plus chère. Elle est charmante, joyeuse, bonne maîtresse de maison; elle sait être discrète et tenir une conversation sans défaillir et même elle joue du piano avec goût et chante de très jolies chansons, - à propos, il paraît que tu es, avec le bon ouvrier Bori, le commis de la librairie, le meilleur de ses auditeurs, en tout cas, bien supérieur à moi, profane en matière artistique.

- Alors, me diras-tu, de quoi te plains-tu? Tout simplement, de ne rien faire. Le pays est très beau, la maison est habitable, je n'ai pas pour l'instant des soucis d'argent, mais je m'ennuie de passer toutes mes journées à ne rien penser, à ne travailler, à n'avoir aucun tracas, ni des histoires avec mes chefs, ni des dossiers embrouillés, ni des enquêtes délicates. Je regrette les bureaux sales des commissariats et son atmosphère de tabac gris et de crottes de chat. Je regrette les couloirs du Palais de Justice, les huissiers et les avocats, les savons que monsieur Dalman aime à me fumer par ta faute et les indiscretions des journalistes de ton espèce. Je regrette tout cela, devant un des plus beaux paysages de la Catalogne! C'est à n'y rien comprendre. Mais je suis un homme qui a pris l'habitude du travail et ne parvient pas à prendre celle de la contemplation. J'aime bien les jours fériés, et les dimanches sont pour moi un jour sacré, le jour du repos, où l'on met ses beaux habits et s'en va au théâtre. Mais un dimanche qui se perpétue pendant un mois ou deux, cela m'énerve.

Je pourrais m'amuser, me distraire. Entre Montfauell et Farellmont il y a un café, mais il n'ouvre que les dimanches et les après-midis ^{il s'y} ~~on~~ y tient un bal périmé à l'aide d'un piano électrique avec une douzaine de disques, vieux de vingt ans à peu près. Je pourrais lire. L'âge de suivre les bals est déjà passé pour moi et ~~en~~ plus de cela tu comprendras aisément que la chose ne m'attire guère.

Je pourrais lire. Grâce à tes soins, j'ai réuni une bibliothèque assez fournie et j'y trouve parfois de agréables surprises. Mais je ne suis pas homme à rester des heures devant enfermé avec un livre, et si je l'emporte dans une de mes excursions, je reviens sans en avoir lu un seul mot.

J'ai trouvé un amusement. C'est la rivière. C'est plutôt un ruisseau, mais l'eau y

TAS-642(S) (4)

est tellement transparente et d'une fraîcheur glaciale, si délicieuse que j'y prends des bains qui font frémir ma femme, qui ~~traverse~~ ^{traverse} ~~une~~ ^{traverse} indépendante et commode des accès d'une folle impudence. Je pourrais aussi, y pêcher des truites... mais je n'en ai pas la patience.

Un autre amusement serait de chasser. Et puisque j'ai un bois de ma propriété, je pourrais le faire aisément. Mais la chasse n'est pas encore ouverte, et puis il me faut un permis d'arme que le maire se refuse poliment de me donner, parce qu'il doit croire qu'un commissaire de police mis en disponibilité pour des raisons politiques est un brigand dangereux, qui pourrait faire des ravages, un fruit au poing.

Puisque je te parle du maire. Il est un diable de numéro, ce monsieur Falset, mais parmi les administrés il s'en trouve d'autres également curieux. Je ne te parle ^{erai} pas du docteur et du pharmacien, qui se baignent à mort du fait d'empiéter ^{chaque} sur le terrain de l'autre, ni du curé, un brave type, bavard et assez médisant, ni du juge, ambitieux rival du maire en matière politique, ni de l'instituteur, qui a des idées singulières sur bien des choses. Je me limiterai à te signaler la maison de Serallonge, une bâtisse bien plus grande que mon manoir, et qui habitent deux vieux frères, et ^{leur} ~~une~~ ^(niece ravissante), tous les trois un peu bous. Imagine-toi que l'on assure que cette maison est celle où habita jadis Jean de Serallonge, et que le souvenir du bandit s'est conservé ^(dans cette contrée) tellement vivant ^{qu'il} d'après tout les gens du pays, son fantôme hante encore la maison où ces vieillards habitent, et que dans la maison hantée par Serallonge il y aort de la peur, formule que tu dois déjà connaître. Les apûts forts, dont le maire et le médecin, nient cette hantise, et disent que les bruits que l'on entend ou prétend entendre dans la maison sont ceux qui sont normaux à toute vieille maison aux portes vermoulues. Par contre le jeune instituteur, adepte des sciences psychiques, à ce qu'il m'a dit, croit aux comme les à ces phénomènes, et les frères Bellvière et la jeune Neri, leur niece, en sont convaincus. Comme ces derniers, qui en seraient les plus incommodes, trouvent ces bruits et ces apparitions parfaitement supportables, je ne vois pas pourquoi d'autres s'en inquièteraient.

Voilà expliqué. Je vois, tous les apûments de Montfaell - qui sont ceux mêmes de Faellmont. J'en arrive à un des motifs de cette lettre - l'autre était d'occuper un long moment d'une après-midi particulièrement lourde - Veux-tu venir nous tenir

TAS_642(6) (5)

compagnie, à Elionor et moi, pendant une quinzaine? Je ne sais pas comment vous ar-
rangez dans ta profession cette affaire des vacances, dont je ne m'étais jamais inquiété
auparavant. Mais je crois que tu dois en faire peu ou rien. Viens donc, si cela te chante,
tenir compagnie à un couple qui se sent exilé dans ces fauchées montagnes, entre des
horizons grandioses, des gens hostiles ou indifférents et un silence si complet qu'on pour-
rait le confondre avec un conte, comme dit Elionor.

Pour lever tes scrupules, si tu en avais, je te dirai que ma femme s'annonce vivement
à mon invitation, t'ayant dans une sympathie que je doute fort que tu mérites.
Et je dois te dire que si tu viens, tu feras faire ce qu'il te plaira toute la journée, pourvu
que tu ne réserves deux heures par jour pour une honnête et aérée discussion sur
un thème quelconque, avec insultes à l'appui s'il le faut, ^{il te faudrait fournir} et ^(aussi de temps à autre)
un moment d'attention à Elionor pour des conseils de décoration d'intérieurs - am-
pliation ou éclaircissements sur ton bouquin anglais - et l'écouter lorsqu'elle chantera,
puisque je suis que je ne suis pas suffisant en tant qu'auditeur.

Si ces conditions t'agréent, et si tu es libre, viens. Il ^{te} faut prendre à Vire le car de
ligne, et si tu nous l'avis d'avance, nous irons te prendre à l'aube, sur la route,
puisque l'aube à ce village n'est pas ordinaire: n'oublie pas que nous sommes sur
une sorte de perchoir ou, si tu le trouves plus poétique, sur une aire d'aigles.

J'allais l'oublier, et c'est important. Tu dois bien avoir ^{encore} quelques ~~troux~~ ^{troues} fictions pour
me faire donner un permis de chasse. Je trouve ridicule et désobligeant d'avoir à
le demander moi-même comme prétend le maire de Montfauell. Est-ce que tu sauras
te débrouiller pour ne l'apporter lorsque tu viendras? Achète-moi dans ce cas un bon
fusil à deux canons et des cartouches pour des menu gibier... et même pour le gros, si
ces sangliers existent réellement dans mes bois, et non pas uniquement dans l'imagination
de ceux qui me l'ont affirmé.

Bon, au revoir, mon vieux. N'oublie pas de me répondre, même si tu decides de
ne pas accepter ^{notre} ~~notre~~ invitation. Mon effort de réunir tant de feuilletés vaut bien que tu te des-
ranges à écrire autre chose que des échos de journal ou des lettres de télégramme.

- A bientôt, j'espère

Jaurne Vilagut

*
* *
Mon vieux Jaume,

Il faut dire que ta lettre est tombée juste. D'abord, je me suis réjoui de voir jusqu'à quel point la disgrâce officielle et l'éloignement de la ville développent en toi des qualités de style, ~~d'écriture~~^{de} robustesse et l'élégance ne sont pas absentes et qui feraient merveille, j'imagine, dans un rapport policier. Ta description des beautés naturelles de ~~ta~~ ton fatelín et celle des notables du village révèlent en toi un vrai romancier naturaliste qui s'ignorait. Quelle aubaine pour ~~les~~^{nos} lettres catalanes si de cet éloignement provisoire de ses fonctions d'un commissaire de police pouvait surgir un haupassant catalan!

Tu te plains fur fur esprit de contradiction. Tu es bien, (devenu perso) un gentleman farmer, état qui est, d'après tous les bons auteurs, le summum du bonheur pour un honnête homme. Tu es dans un site grandiose, avec une femme charmante - habitant une maison de propriété, avec des livres, des pipes - je suppose que tu ne les as pas oubliés à Barcelone - un studio pour travailler et contempler le monde et pas trop loin de toi une rivière aux eaux limpides et glaciales pour te désaltérer et rafraîchir ton corps... et tu (prétends te) un persicuté?

Que dirais-tu dans mon cas? Après avoir louvoyé avec adresse dans les mess agitées de ces remous politiques, ~~notre~~ mon casard a été considéré dangereux par le gouvernement. Tellement dangereux, qu'on vient de le supprimer. C'est une mesure transitoire, je l'espère, et on parle déjà d'un mois de suspension comme possible réduction de pénalité ~~pour~~ à notre esprit ~~révolutionnaire~~ séditieux. Imagine-toi que nous avions publié... (1)

Je suis donc en vacances forcées. Et me voilà tout prêt à accepter ton invitation. Je suis sûr, étant plus près de la nature par mes origines que toi - Terrasa a quelques habitants de moins que Barcelone, en somme - que je pourrai goûter encore mieux les charmes de ce village de Montfanel et de ces Guillerias ombragées que le souvenir des brigands-chevaliers hante depuis le XVII^{ème} siècle. Je t'avoue que ce que tu m'as dit de la maison de Terrallonga m'a ouvert l'appétit. Un manoir hanté! Mais ça existe encore, en dehors des livres terrifiants?

(1) Francesc Caldes ce lance ici dans une longue relation des histoires politiques de son journal, que nous coupons pour croire sans aucun intérêt pour nos lecteurs.

une maison "d'où il sort de la peur"! Dans mon enfance il y en eut une, à Terrassa même, mais cela dura très peu, et on raconte que c'était des faux-monnayeurs qui ~~produisaient~~ ^{faux-monnayeurs} les bruits et avaient intérêt à faire croire à des fantômes, tandis qu'ils faisaient marcher le balancier pour passer les ^{en plomb} doubles en argent doré. Heureux ces temps où (l'argent et l'or) pouvaient être contrefaits parce qu'ils circulaient!

Cette histoire m'a particulièrement attiré ~~parce que~~ ^{par} un autre motif. Tu sais que je suis en train d'écrire une "Histoire et technique du crime dans la vie et dans les livres" - titre d'ailleurs tout provisoire. J'avais pris comme point de départ Edgar Poe, le père indiscuté du roman policier. Mais tu sais que dans son œuvre, à côté des nouvelles ~~où~~ où est présenté le génial Dupin, l'homme de l'induction, il s'en trouve un tas où le mystère procède de sources plus secrètes, qu'un simple assassinat meurtre ou un trésor caché. Ce côté-là, sans doute, ~~peut~~ a ses précédents dans le roman noir anglais, curieuse genre qui eut ses ^{auteurs} plus célèbres ^{avec} Horace Walpole, Ann Radcliffe et Lewis Monk, et qui se perpétue en partie chez les romantiques à la suite de Walter Scott, de Victor Hugo et ^{que} plus tard, inspirera même Eugène Sue et Xavier de Montepin... mais je te fais ^{là} un article de journal et je sais que la critique littéraire est un genre que tu n'aimes pas du tout. Bref, j'ai décidé d'élargir mon livre, en y donnant entrée au roman noir et terrifiant, à tous les trucs de "faire peur", ^{que ce soit des} histoires de fantômes et maisons hantées, de vampires et goules, et loups-garous... Je vais chercher tout ceci un peu loin, s'il le faut, dans les antiques même, et naturellement, je ne dois pas négliger l'apport populaire à ce courant, les légendes, les chansons, les contes de bonne femme qui ont rapport au surnaturel m'intéressent beaucoup. Juge donc quel attrait m'as-tu lancé avec ta maison de Terralbonça! Terralbonça, le plus grand des brigands catalans, le héros légendaire qui faisait bâner les jeunes filles et fémis de peur les gendarmes, le roi des voleurs de grand chemin, le seigneur des Guillesies!

Je viens donc, à toute hâte. Je t'apporterai le permis de chasse - mes pistons continuent à marcher, ~~en~~ malgré de vos disgrâces, - et le fusil, avec force munitions. Dans le cas on me prendra pour un Nemrod avant le caïnon. Je viens décidé à disputer avec toi du matin au soir, à me gaver de musique sublime et de chansons populaires si ta femme est si généreuse qu'elle veut assurer ma nourriture spirituelle en même temps que la ~~corporelle~~ ^{aussi} matérielle. Et je viens last but not least - décidé à étudier à fond ton fantôme et ta maison hantée, à interviewer, si l'on peut dire, l'onche de don Joan de Terralbonça,

et à continuer ^{non Histoire et Technique} (ou à finir, peut-être, si la Muse m'est propice, - Clio, en ce cas, aidée
di Erato et Kalliope. -

TAS-642 (9)

(8)

J'arriverai samedi soir le car de cinq heures. Tu m'as tellement effrayé dans tes descrip-
tions des abîmes insurmontables qui entourent ton aire d'aigles, que je vous serai vrai-
ment reconnaissant de ~~me~~ venir me prendre à ma descente des la voiture. Je te ^(ainsi) penserai
plus vite le juil, dont mon caractère essentiellement pacifique fait un mauvais accessoire
pour me faire une contenance et que je t'apporterai, comme je te l'ai dit, par pure amitié.

Dis à Elionor que je viens bouillant d'idées neuves sur la décoration de vieux manoirs
des Guillesies. Avec mon intelligente collaboration, elle réussira à créer un foyer convena-
ble pour ~~la~~ l'héritier que vous attendez, et qui ~~doit être~~ ^{sera} être, j'en suis sûr, un être très notable.

A samedi, donc. T'embrasse sur les deux joues ton fraternel ami

Caldes.

*

*

*

- Vraiment, cette montée est impressionnante! Et je suis aux aguets des beaux paysages
que tu m'as offerts. Voyez, Elionor, votre mari, quel air si belliqueux offre-t'il
au monde, avec son ^{grime} ~~juil~~! Sur moi, on aurait dit un ~~fruit~~ ^{fruit} de ~~bois~~ ^{bois}!

- Vous n'avez plus de bagage que celui-ci? Les nuits sont froides, vous savez!

- Je l'espère. Je quitte une Barcelone caniculaire, devenue un désert caliné avec
quelques fontaines d'orgeal et des palmiers ébriqués qui ont la nostalgie des caravanes
de chameaux... Je monte aux sommets pour respirer l'air pur et voir des êtres sans
hypocrisie ni méchanceté!

- Tu te rassieras d'air pur, ne t'en fais pas! Et tu auras aussi, je l'espère, l'occasion
de rencontrer ces êtres sans hypocrisie ni méchanceté que tu réclames!

- Est-ce que tu ne crois pas au pouvoir démoralisateur des grandes villes? Toi, juste-
ment, qui as eu à te débattre avec tant de malfaiteurs et à voir tant de cas de dépra-
vation et de cruauté!

- Je crois surtout que les hommes sont partout égaux. Tu peux les mettre dans le plus
haut sommet d'une montagne ou les plonger dans un bouge du Barri Xino, ils n'en
restent pas moins ce qu'ils sont, des pauvres types ou des salauds...

- Pardon! Et l'influence de l'atmosphère, qu'en fais-tu?

Elionor écoutait la discussion qui s'initiait entre son mari et l'invité qu'ils venaient

d'aveuiller avec un soufre de satisfaction. Elle le convainait bien, cette éternelle contradiction de deux esprits toujours en train de se taquiner et qu'une vraie amitié renouait depuis si longtemps.

- Arrêtez votre débat et regardez ^{moi} cette vue, Caldes. Vous allez entrer à Montfauell!

Ils étaient arrivés ~~à~~ au rebord d'une pente boisée, et alors, tout à ^{il virent} coup, s'ouvraient ~~devant eux~~ une gouffre immense, et dans cette paroi s'ouvraient des marches taillées, à même la pierre ~~taillée~~, avec des rampes rustiques, qui descendaient jusqu'à un promontoire qui s'avancait dans l'abîme. Sur ce rocher immense, des maisons, des rues s'étaient accrochées, semblaient amoncelées, et d'autres s'agrippaient à la falaise au mur de pierre. Cette étendue de toits en tuiles et ardoises était le résidu de ces temps derniers de confort ~~et~~ de sécurité, où les gens s'entassaient dans les hauteurs, à l'abri des brigandages et des attaques étrangères. Montfauell avait dû être inabordable. On voyait en bas, très enfoncée, la rivière qui faisait une ^{grande} ~~grande~~ pour contourner le rocher où le village était assis.

- C'est beau! - déclara Frances Caldes.

- Voilà notre maison, "le manoir des Vilagut". Cela fait médiéval à souhait, n'est-ce pas?

Elionor indiquait du doigt une ~~maison~~ bâtisse noireâtre, aux tuiles rouges, qui semblait dangereusement perchée sur l'abîme.

- Cela ne donne pas trop le vertige, j'espère, - dit le journaliste.

- En fait, elle n'est pas si montée ^{sur le vide} en l'air qu'elle en a l'air, - dit Jaume.

- C'est à dire, que même dans ce cas, elle me fournirait un cadre plus ^{idéal} ~~indiqué~~ pour y rédiger mon "Histoire".

- Elle marche, donc? Vous n'en lirez des chapitres? ~~juste~~

* Caldes fit une galante inclination de tête qui servait ~~paner~~ pour ~~une~~ affirmation.

- Et la maison de Senallonga? Attends, je vais la ~~devenir~~ trouver à moi tout seul..

Il regarda autour de lui et désigna une grande maison carrée, ^{qui dominait} ~~avec une~~ une hauteur.

- C'est cela, n'est-ce pas?

Ils ~~en~~ étaient assez proches. ~~Caldes~~ Le journaliste détailla les fenêtres grillagées, la tourelle d'un ^{gothique} ~~style~~ ~~français~~ mâtiné de moderne, le grand portail rond, le toit gris.

- C'est laid et sinistre à souhait!

Arrêtés devant le bâtiment, ils le considéraient d'un œil critique, tandis que Caldes était

lançé dans une de ces improvisations verbales acoutumées.

TAS. 642 (M)

(10)

- Ne croyez-vous pas voir derrière cette fenêtre le visage blanc et fur de don Juan de Tonelles? Elle est noble, elle est belle, mais elle aime Ferrallonga, le bandit, le brigand mis au ban de la société. Et sur la tour, ~~quatre~~ à toute heure, comme le chien ~~fidèle~~ qui garde son maître, veille le Fadrí de Lau, le lieutenant du chef de bande. Il est jeune, il est ~~agile~~ agile ^{comme un daim,} il est fidèle, mais il est cruel envers ses ennemis. ^{Attention} Voilà, le grand portail va s'ouvrir! Don Juan de Ferrallonga, grand et beau, va sortir, avec sa cape noire aux revers cramoisis, ~~avec son~~ qui cache sa figure brune, avec son ~~to~~ chapeau à larges rebords et grandes plumes de coq qui fait de l'ombre sur ses yeux. . .

En fait, le portail de la maison s'était ouvert. Mais ce n'était pas le personnage légendaire évoqué par Francesc Caldes qui en était sorti, mais trois messieurs qui ~~dis~~ semblaient causer avec animation entre eux.

- Sauvons-nous! - s'écria Vilagut. Voilà les autorités locales qui arrivent.

- Le sauver? Mais pourquoi? J'adore les autorités locales. Qui sont ces messieurs-là?

- Le maire, qui est celui de gauche, le grand et maigre, aux lunettes, puis le médecin, qui est au milieu, en complet clair. L'autre est le juge, n'est-ce pas, jeune? - indigna Elinor.

Les trois personnages devaient forcément ~~passer~~ ^{arriver} devant eux. Ils saluèrent en passant, sans cesser leur conversation. Quelques mots intriguèrent Caldes, qui demanda:

- Pardon, messieurs, de mon indiscretion. Elle est professionnelle: je suis journaliste. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose d'extraordinaire? ~~dans cette maison?~~

Le maire grommela des mots confus, et ne semble pas disposé à s'arrêter. Le juge, qui était rouge de visage et semblait loquace, s'écria:

- Une chose inouïe, terrible!

- On vient de trouver mort monsieur Pere Bellvina, ~~le~~ un des propriétaires de la maison. - compléta le médecin, obligeamment.

- Mort? Mort naturelle, j'espère? - intervint Elinor.

- Autant le dire clairement. Je crois qu'on l'a assassiné! - déclara le maire. - Alors, messieurs, il faut faire quelque chose!

Et il partit, emmenant ses deux compagnons avec lui, et faisant un léger signe d'amitié

Ceux-ci le regardèrent, interloqués. Frances Caldes s'écria -

- Je crois que cette fois-ci mon bouquin va encore rester en panne! Bon Jean de Tenal-
longa nous prépare du travail, mon vieux! ~~Tu vas le voir~~ J'en ai le pressentiment, et je
comprends à présent pourquoi je me suis décidé à faire ce voyage!

II Journal de l'Assassin (fragments)

Je me souviens de l'impression que produit sur moi, il y a quelques années, la lecture d'un
livre traduit de l'anglais et qui s'intitulait "De l'assassinat considéré comme un des beaux
arts". J'ai oublié le nom de son auteur, mais en fait je crois que les plus belles œuvres sont
celles dont aucune signature ne vient ajoutées des considérations personnelles à la pure émo-
tion esthétique qu'elles inspirent. Seul un snobisme encouragé par les critiques et par les
artistes professionnels de tout poil veut que nous nous pâmons devant la Gioconda
parce qu'elle ~~est~~ fut peinte, dit-on, par ~~de Vinci~~ Léonard de Vinci, ou en écoutant la
"Neuvième" ~~parce~~ que je trouve une barbe monumentale, du fait qu'elle est signée Beetho-
ven et que celui-ci était sourd, etc.

Ces considérations étrangères à la valeur intime d'une œuvre ne devraient pas ^{en} alté-
rer l'appréciation. Si on arrive à accepter l'assassinat en tant qu'un des beaux arts, il
faut bien se dire que l'une des garanties de la qualité réelle de ces chefs d'œuvre devrait
être l'anonymat de ~~leur~~ l'assassin. Si l'on n'est pas tombé d'accord pour classer Attila,
Genghis-Khan ou Napoléon parmi les plus grands criminels de l'histoire, malgré qu'ils aient
massacré des mortels en des nombres respectables, cela est dû sans doute à l'exhibitionnisme
furieux de ces capitaines, qui leur faisait étiquetter chacun de leurs actes et se pavaner
sur le tas des cadavres empilés par leurs soins. Un assassin doit rester anonyme. Qu'im-
porte au public si Landru avait une barbe fournie et un crâne dégarni? N'est-ce
bien plus troublant l'inconnu gardé par Jack l'éventreur, et ^{bien} plus pure la gloire de ses
exploits que celle du petit-bourgeois qui opérait à Paris?

Je sais ~~bien~~ parfaitement qu'il est une chose qui s'est presque toujours opposé à cet anonymat des artistes et crimes. Ce n'est pas tant l'existence de la loi et de la police des hommes, instruments si imparfaits et démodés que leur action ne saurait pas inquiéter le plus obtus des assassins, que celle d'un mélange curieux de vanité et de besoin d'expansion. Un écrivain russe, Dostoïevsky, en a fait une étude un peu poussée dans "Crime et Châtiment". C'est un roman outré, j'en conviens, mais il a un fond d'observation exacte. Je n'oserais pas affirmer que chez tous les assassins il y ait un obscur besoin de hanté l'endroit ^{de leur} crime. Cette histoire a déjà perdu beaucoup de crédit, je crois. Mais, par contre, il y a bien le sentiment qui pousse à se confesser avec quelqu'un de ces actes, à s'en vanter, à s'en accuser. L'Eglise Catholique, dont la sagesse n'est niée que par quelques nigards, a su bien exploiter ce penchant général des esprits en instituant le sacrement de la Confession et en lui donnant des garanties d'inviolabilité.

Ce n'est pas en mon "Claudi Salvat, notre curé", que j'aurai confiance pour me confesser de mes actes, si ce besoin de m'épancher existait en moi. Mais je ne veux pas que la soudaine poussée de ce désir vienne détruire l'anonymat de mon œuvre d'art, préparée depuis si longtemps avec un tel amour, et qui doit se déclencher avec la précision d'un mécanisme d'horlogerie. C'est pour cela que je commence à tenir ce journal, qui sera mon confident et mon confesseur. quitte à le détruire lorsque l'affaire sera virtuellement close et mon esprit revenu de tous les soucis causés par cette entreprise que j'ai commencée hier après-midi.

Si ce cahier était destiné à des yeux autres que les miens, je suppose que le lecteur s'écrierait, d'un ton malin, que si j'ai un tel intérêt à cacher mon identité ce n'est pas tant par l'amour du chef d'œuvre anonyme que par la peur du châtiment. Quelquefois j'ai envisagé la question sous ce même angle, parce que je tiens à être honnête avec moi-même. Et la réponse a toujours été négative. Je ne crois pas à ces punitions châtiements des hommes - pas plus d'ailleurs qu'à ceux que nous réservent des problèmes figures destinées d'outre-tombe. Ce respect superstitieux de la personne humaine a toujours été pour moi une des aberrations de la civilisation moderne. Les anciens étaient beaucoup

(1) Titre ^{ancien} équivalent au "messire" français, et qui est réservé actuellement au catalogue exclusives ~~ne~~ aux prêtres.

plus pratiques et plus saines, puisqu'ils traient par nécessité, par goût, par politique, et non par justice seulement, comme prétendent le faire aujourd'hui les hommes. Il faut dire que cela est ^{souvent} un piège déguisé, ~~et tout~~ et que les grandes boucheries d'êtres humains qu'on nous guerre ne sont, malgré les ~~idéales~~ pavillons dont elles prétendent se parer, que les tueries par caprice ou par nécessité ordonnées, jadis par ceux qui en avaient le droit.

Je suis à présent, je crois, en règle avec l'obligation qui a tout auteur - surtout s'il émet des théories audacieuses - de les justifier par un petit préambule. Et je vais baser aux faits et à mon fait particulier.